



La Chevrette

Par GONZALVE DESAULNIERS

Ce n'était pas le jour tout à fait, mais déjà,
Sur le mont chevelu qui de l'ombre émergea.
Flottaient des ondes d'or par l'aube charriées.
Un long frémissement courait dans les feuillées,
Prélude vague encor des concerts infinis
Qui vont monter bientôt des sources et des nids.
Les premiers rais, glissant sur des chênes énormes,
Sur les sapins, sur les mélèzes, sur les ormes,
Prelaient en fine pluie aux flancs des brouillards lourds.
L'air était caressant comme un doigt de velours ;
Et la forêt, encor bercée aux frais murmures
Que soulève, la nuit, la houle des ramures,
Tournait vers le soleil que tout fait pressentir,
Sa masse sombre où les rayons vont s'engloutir.

Tout s'éveillait ; l'oiseau venait mouiller sa plume
Aux cascades du roc qui se frange d'écume ;
L'écureuil sautillait sur le hêtre touffu ;
Et comme pour narguer les chasseurs à l'affût,
Les chevreuils, orgueilleux de leurs hautes statures,
Frappaient du pied le sol foulé des abattures.
Tous les bruits de la terre et tous les chants du ciel
Se confondaient en un rythme torrentiel.

Ce matin-là, j'avais, chassant sur les lisières
Qui bordent les vallons, les lacs et les rivières,
Accompagné d'un guide et d'un grand lévrier,
Forcé plus d'un renard au fond de son terrier ;
Et mon arme tonnait dans les feuilles verdies
Allumait sous le bois des lueurs d'incendies,
Quand tout à coup, dans un subit écartement
Des branches, j'aperçus en un recul charmant
Une chevrette, par les fraîcheurs attirée,
Qui d'un lac, en nageant, coupait l'onde moirée.
Elle venait, trop jeune encor pour redouter